

René Berteloot

*Les Contes de
l'archelle à joc*

Editions de l' A.P.L.O. - 2012

PRÉFACE

Heureux qui en son âme a su conserver la naïveté de l'enfance !...

Naïveté de Jude qui crut qu'une princesse pouvait sincèrement l'aimer, lui qui ne savait que jouer du flûtiau... naïveté de Lucas qui investit tout son avoir dans son rêve : le Chapon d'Avignon... naïveté de Médard, Sylvestre et Urbain, prêts à accueillir le premier qui viendrait toquer à leur porte... naïveté de l'auteur dont la plume rêve, pour notre ravissement.

Certes, ces huit contes ne sont pas particulièrement destinés aux tout jeunes lecteurs, mais pourquoi faudrait-il que le droit au rêve prenne fin au seuil de l'adolescence ? Certes, ils n'ont point tous l'heureuse fin qu'il est coutumier d'attribuer aux contes de bon aloi, et le style à l'eau de rose y fait place à une subtile alternance de vitriol et d'onguent, mais ce sont pourtant là, indéniablement, des Contes, avec leur part de fabuleux, d'imaginaire, de surréel.

On eût tout aussi bien pu nommer ces huit contes « Contes de la vie ordinaire » car qui, ému par la douleur qui amène à la folie « Pois Gourmand », ne busiera quelques instants et ne dira : « Il me fait penser à untel, qui devint fou quand sa femme est morte... » ?, qui ne s'est, un jour ou l'autre, trouvé dans une situation similaire à celle de Marie et Jean-Claude Portepeine ? , qui n'a un jour frissonné d'un cas rappelant la mésaventure de Renaud Craintilleux ?

Mais non, ce sont bien là les Contes de l'Archelle à joc.

Il n'est certes point aisé de définir ce qu'est un archelle, indéfinissable par essence. Il y a de cela trois décennies lorsque, mineur aux Houillères du Nord, j'avais une bonne pratique du rouchi, il était d'usage d'affubler de ce qualificatif un gamin espiègle, très

facétieux, d'une inlassable malice, toujours à l'affût d'une farce à réaliser.

Oui, ces contes sont bien d'un archelle, car c'est toute son espièglerie et sa facétie que l'auteur a employées, transformant ces faits courants en véritables contes, en badigeonnant généreusement la trame de cette truculence débridée qui lui est propre. Et si, à l'ouvrir du recueil, il nous prend la main pour lentement nous guider vers l'issue, c'est pour ne point trébucher sur quelque terme savoureux, chassé du vocabulaire courant par des décennies d'indifférence au beau parler. Ainsi, au fil d'expressions truculentes, où chaque description transforme en poème le fruit d'une longue et minutieuse observation, où la limite entre le réel et l'imaginaire se déplace sans cesse sur une courbe aléatoire, il nous amène au terme de sa narration.

Mais ne porte pas peine, lecteur, le message que l'auteur te destine, tu l'auras compris, car cela aussi c'est la magie de l'Archelle à joc.

Paul Berteloot

L'AVENTURE DE FLORESTAN

D'un coup sec, Florestan piqua son bâton ferré dans la terre légère de l'accotement. Et il s'appuya dessus. A marcher de long en large, à travers bois et à travers près, il avait dû parcourir plusieurs lieues. Car justement il s'était levé tôt exprès, pour pouvoir pousser derrière l'autre versant, dans cette manière de cuvette, dont il ne parlerait à personne. Il s'en félicitait à présent : des champignons, il en rapportait des kilos, de bien gros, de bien sains, que sa Marie-Fernande préparerait volontiers. Car c'était une bénédiction du ciel, que pareille récolte ! Certes oui ! L'année avait été propice, c'est un fait ; mais les mousserons ni les charbonniers ne vous sifflent au passage. Les découvrir est un art. Mais il ne faut pas plaindre ses pas, même dans la terre spongieuse qui vous nourrit des joncs hauts comme vous, et qui vous retient au mollet. Aussi Florestan éprouvait-il le besoin de se reposer, là, près des maïs, au premier coude du chemin de terre prenant tout son temps pour rentrer au bourg.

Or, voici que le bourg, Florestan le découvrait, d'où il était arrêté. Et il le découvrait sous son jour le plus avantageux, le plus paisible, celui que s'obstinent à ignorer les cartes postales. Au plus haut de la butte, l'église qu'on pouvait voir de sept paroisses, avec ses manières gothiques, endimanchée dans ses pierres blanches. Lui entourant les pieds, à hauteur des gros marronniers sauvages que le gel n'épargnait jamais, les toits des maisons étagées. Et c'était auquel se serait le mieux découpé sur fond de broussailles. Au moins, d'où il était, Florestan échappait à l'humiliation du château d'eau jouxtant l'église, chancre abominable que l'imbécillité d'un édile avait voulu là, soufflet ignoble au bourg entier.

Dans la douceur tranquille de l'avant-midi, Florestan restait là,

immobile, tout son poids portant sur son bâton ferré :

— Il ne fait point d'air, pensa-t-il. La journée sera encore pénible pour la saison !

Au bord du chemin, quelques épillets de fromental frémirent insensiblement. Plus loin, les dernières gousses de genêt, brûlées par l'été, s'ouvrirent en un pet sec. Du bosquet voisin partit le cri métallique du moineau friquet.

— Qu'on le veuille ou non, murmura Florestan déjà gagné par l'émotion, — qu'on le veuille ou non, c'est ici qu'on est bien !

Il l'aurait répété cent fois dans la journée, quand il cédait au charme du bel automne. L'hiver, il pestait, ce qui ne l'empêchait pas d'aller s'aventurer dans la neige. L'amour de la campagne est incurable : il est de toutes les saisons.

Brusquement une belette traversa le chemin. Florestan retint son souffle.

— Elle ne m'a pas senti, constata-t-il. Ce qui prouve qu'il ne fait point d'air.

Car il ne pouvait se tromper. Une bête fusiforme à poil brun-roux, qui glisse rapidement sur son ventre blanc tant ses pattes sont courtes, ce ne peut être qu'une belette. Et puis la queue, plus foncée que le corps, une queue assez courte d'ailleurs : c'est bien celle de la belette. Mais déjà l'animal avait disparu dans les broussailles du sentier pierreux. Pas un cri. Pas un bruit. Rien.

— A moins d'une chance que je te souhaite, lui avait expliqué le Jean-Iaude en rompant la brioche du dimanche, il est bien rare de tombez nez à nez avec une de ces bêtes. Ça m'est arrivé une fois, il y a longtemps, et ça m'a impressionné. La belette sortait juste de son terrier. Nous avons été surpris tous les deux. Vite, elle s'est dressée sur ses pattes de derrière, prête à bondir. Elle est restée là à me narguer. Je me demandais même si elle ne cherchait pas à me mordre. Car ces bêtes-là s'attaquent à plus gros qu'elles : elles ont des dents comme des aiguilles. Celle-là était restée dans sa pose comique et puis, frrouutt ! Elle a disparu, rapide comme l'éclair.

— Ah ! Ça alors ! Ça alors ! s'exclama Florestan.

Par quoi il marquait la plus profonde surprise. Des girolles comme le poing, et une belette qui prenait l'air sous son nez : tout cela le même jour ! Comment n'eût-il pas été étonné ?

— A croire que c'est un signe, lâcha-t-il à voix haute.

Il empoigna son bâton et reprit son chemin d'un bon pas. Onze heures sonnèrent.

— Déjà ! se récria Florestan.

Pour un peu, il aurait douté du clocher. Mais Joanny-chopine passa sérieux comme un pape, au volant de sa fourgonnette des postes.

— Ah ! Si ! C'est encore bien son heure, à ce grand fifre, convint Florestan.

Puis :

– Allez ! décida-t-il, je vais couper par la Maison Tombée. Je serai plus vite rendu...

Ce n'était jamais qu'une façon de parler, un peu comme s'il s'était senti obligé de justifier ce crochet qu'il allait devoir dessiner derrière ces brandes et ces fougères poussées sur des hectares de terre sablonneuse. Après quoi, le sentier juste assez large pour y poser les deux pieds vous conduit directement à la Maison Tombée, et s'arrête là. Pour poursuivre, il fallait connaître les lieux, comme Florestan, et savoir qu'on peut prendre le bourg par surprise, en contournant l'ancienne boulangerie. Une fois là, on n'avait plus qu'à pousser la porte de chez Fulbert. Et, ceci, sans qu'il se trouvât quelque commère pour jacasser la nouvelle aux oreilles de Marie-Fernande :

– J'ai vu votre Florestan entrer chez Fulbert. S'il tombe sur Joanny-chopine, il aura certes chaud aux oreilles en sortant...

A cent mètres de la Maison Tombée – une ruine dont la légende donnait froid dans le dos – Florestan jura :

– Nom de Gu ! C'en est *un* ! Pour un peu, je lui marchais dessus ! Ça alors !

En effet, la vipère lovée dans les pierres était à deux pas de lui. Non pas un vipéreau de l'année, mais la vipère adulte portant un beau V bien lisible sur la tête. Florestan ne bougea pas, serrant son bâton ferré.

– Ces choses-là se détendent comme un ressort, pensa-t-il. Et quand elles sifflent, les garces, il est trop tard ! Ah ! Nom de Gu ! jura-t-il de nouveau, mais plus bas, ses mains serrant son bâton comme une fourche de sourcier.

Florestan aurait frappé. Et, chez Fulbert, il aurait annoncé, en buvant le canon :

– Je viens encore de tuer un serpent, vers la Maison Tombée. Une sacrée bête, va ! Crois-moi si tu veux, Joanny, une bête grosse comme ça, vois-tu !

Mais la vipère grosse comme ça, justement, se glissa entre les pierres. Florestan attendit encore une minute, puis poursuivit sa route, battant les herbes de son bâton, et pressant le pas car midi approchait.

– Ça alors ! répétait-il en marchant. Ça alors ! La belette tout à l'heure, et maintenant *le* vipère. Ce n'est pas bien normal, tout ça !

Florestan déboucha près de la murette du jardin de l'ancien boulanger, Paulinien. Il y passait si souvent qu'il n'avait jamais eu la curiosité d'y jeter un œil. Mais voici que l'idée lui en vint, subitement, comme l'inspiration au poète.

– Ça alors ! s'exclama-t-il, voilà un jardin bien tenu, comme j'en connais peu dans tout le pays. Ceux qui chantent partout qu'il est à l'abandon ne savent pas ce qu'ils racontent. Oh ! je sais bien que c'est histoire de dénigrer le fils, qu'on vante le père, et je suis bien sûr que Paulinien n'aurait pas mieux fait !

C'était surtout Joanny-chopine qui en parlait, les soirs où le vent blanc

avait desséché les gosiers. Il n'en avait que pour lui ! Paulinien faisait le meilleur pain de la région, et de loin ! Il était vaillant, Paulinien, et son pain était travaillé ! Et son seigle : on l'aurait conservé des siècles sans que le moisi y touchât ! Et son méteil ! On aurait jeté de la brioche, pour en manger ! Un boulanger hors ligne, Paulinien ! Tout ce qu'il faisait était bien fait ! Il n'était qu'à voir son jardin, pour en juger ! Il n'était pourtant pas du métier : la farine et la terre, ça fait deux... Mais dans quoi que ce soit, ce qui est fait avec goût se reconnaît. Oh ! Ce n'était pas un jean-foutre comme son fils, un guignol tout juste capable de récolter du chiendent dans son jardin, le jardin du père Paulinien...

— Joanny-chopine est un bon copain, convint Florestan ; mais il est bien assez borné ! Le fils à Paulinien a un jardin bien tenu. Maintenant que je l'ai vu, je pourrai le soutenir devant qui que ce soit.

Car il aimait que les choses soient claires, et avait grand souci de se montrer impartial en tout jugement.

Passant devant la cour de l'ancienne boulangerie, il aperçut justement le fils de Paulinien.

— Ah ! Ça alors ! S'étonna-t-il. Où va se loger la ressemblance ! C'est Paulinien tout craché ! Même maintien, mêmes manières, mêmes gestes... Si ce n'est que le fils n'avait pas repris la boulangerie...

Quatre pas plus loin, il demeura interdit.

— Nom de Gu ! cria-t-il, indifférent à ce qu'on pût l'entendre. Mais que se passe-t-il donc aujourd'hui ? Dites-moi donc que je deviens fou ! Ce n'est pas son fils, c'est Paulinien lui-même ! Mais oui, c'est Paulinien, et même qu'il boulanges ! Il est en tenue de travail, et le four est chaud !

Une forte odeur de bon pain défourné monta en effet de chez Paulinien. Florestan ne pouvait s'y tromper.

— A la grâce de Dieu, se résigna-t-il. Si je suis devenu fou, ceux d'ici me le diront bien. Sinon... Et bien, sinon !... De toute façon, je renonce à rien comprendre. Paulinien cuisant son pain, en plein midi, surtout, c'est à peine imaginable !

Ce qu'il venait de voir l'effrayait déjà. Il ne croyait pas aux revenants, naturellement, mais leurs histoires ne lui plaisaient pas du tout.

— Ah ! Ça alors ! rumina-t-il. Je viens de voir Paulinien cuisant son pain !...

Florestan avait beau douter de sa pauvre raison et connaître les affres de la plus profonde perplexité, il n'en abandonnait pas pour autant son projet de se glisser chez Fulbert pour y boire le canon de vin frais qu'il estimait avoir largement mérité.

— Vite fait, bien fait ! se promit-il, en pensant à l'heure déjà avancée.

Il se passa la langue sur les lèvres, salivant déjà au régal prochain, traversa la route, et en laissa choir son bâton de stupéfaction :

— Ah ! Ça alors ! Ça alors ! bredouilla-t-il d'une voix blanche. Mais que s'est-il donc passé ?

Perdu, dépaysé, ahuri, il tourna et retourna la tête de tous côtés.

– J'en suis sûr... Quand je suis parti, ce matin, la route était encore goudronnée...

Elle ne l'était plus, pourtant. C'était une chaussée de campagne, grossièrement pavée, telle qu'on la représentait encore sur les vieilles cartes postales, celles qui dorment sur le présentoir du Jean-Iaude.

Inquiet, il récitait :

– Oui ou non, suis-je devenu fou ? Qu'on me le dise, alors, qu'on me le dise !

De l'autre côté du chemin, la maison de Paulinien fleurait bon l'odeur chaude du pain frais.

« On aurait jeté de la brioche pour en manger, du pain de Paulinien », ne cessait de répéter Joanny-chopine. Mais il avait raison...

Non seulement la route n'était plus goudronnée, mais le café avait disparu. Ou, plus précisément, ce n'était plus celui de Fulbert qui se trouvait à cet emplacement. Il y avait bien une maison, avec une façade de lieu à boire, mais avec une enseigne de bois peint où se détachait en gros caractères noirs : « *Café Bouteille* ». Fulbert était bien un Bouteille, du nom de son père et de son grand-père, mais on l'appelait toujours Fulbert. Jamais autrement. Le prénom suffit, au village. C'est ainsi que lui, Florestan, était Florestan pour tous. Son père était connu sous le seul nom de Florestan, de même que son grand-père. Et voilà que « *Chez Fulbert* » était devenu le « *Café Bouteille* ».

– Mais... Mais !... faisait Florestan en serrant nerveusement son bâton, incapable d'en dire davantage.

Il toisait la maison, considérait le chemin qu'il avait connu goudronné, ne tenait pas en paix :

– Si je suis devenu fou, qu'on me le dise ! implora-t-il de nouveau. Je n'invente rien, pourtant : la route qui a disparu, et le café qui n'y est plus ! J'en suis témoin, nom de Gu ! Ça, je l'ai vu, comme j'ai vu *le vipère*, comme j'ai vu *la belette*... Aussi vrai que j'ai fait une sacrée récolte de champignons, ce matin !

Il arrêta son regard en direction de son couffin, qu'il avait posé à ses pieds. La vue de sa cueillette le rassurerait. Las ! Le couffin était vide. Vide !

Il y avait là une grosse pierre, datant du temps des seigneurs, selon Joanny-chopine qui l'avait déplacée un jour où le petit vin sournois de l'Ardèche lui travaillait le cerveau. Florestan, désespéré, se laissa asseoir sur cette pierre séculaire. Et le voilà qui se remit à geindre !

– Ah ! Ça alors ! Ah, ça alors !

Une voix forte l'arracha brusque-ment à ses lamentations.

– Hola, Florestan ! En as-tu pour longtemps, à larmoyer sur ton perchoir ?

– Joanny-chopine !

C'était lui, en effet ! Il avait, comme toujours, un petit sac à terre roulé sous le bras. Il ne rentrait jamais sans rien : c'était une poignée de *canaris*, ou

une salade de pissenlits, ou des fruits grappillés ça et là, ou un rondin égaré de son bûcher, bref tout ce qui peut servir dans un petit ménage où l'on ne s'attarde pas trop à la couleur de ce qui fait bouillir la marmite.

– Joanny-chopine ! Oh, ça alors !

– Grand bêta de Florestan ! Cré *badorlou*, va ! Viens donc avaler un canon, au lieu de pleurnicher comme tu fais !

Florestan reprit confiance en présence de Joanny-chopine. Ils entrèrent ensemble au *Café Bouteille*.

– Je n'y comprends rien, se dit Florestan.

La salle du café était telle qu'il l'avait toujours connue : mêmes tables crasseuses, même verrier douteux, même abat-jour chargé de chiures de mouches sur la même ampoule jaunâtre. Et puis, derrière le comptoir, Fulbert avec son sourire bien à lui. Cette façade avec son enseigne du temps passé devait n'être qu'une illusion.

– J'ai dû avoir un malaise, en vint à penser Florestan. Car on avait déjà vu des gens de son âge perdre la notion des choses à cause d'un malaise.

– Tu n'es guère bavard, mon vaillant ! lui dit tout de go Joanny-chopine en reposant son verre.

Il avait fait cul-sec. Florestan avait à peine touché au sien. Il considérait Joanny. En huit jours, les poils blancs avaient décoloré sa barbe. Arrive un âge où le temps multiplie ses marques. Et Joanny-chopine avait chargé, d'un seul coup, dix bonnes années sur ses épaules.

– Tu ne dis rien, Florestan ! Tu pleurnichais dehors, et maintenant te voilà muet comme une carpe !

– Un malaise ! s'entendit dire Florestan. J'ai eu un malaise !

– Toi, un malaise ! Mon benêt ! Comme les femmes et *les ceusses* de la ville ?

– Ce n'est rien, fit Florestan gêné. Ce n'est rien : la tension !

Et il enchaîna :

– J'ai tué *un* vipère vers la Maison Tombée.

Joanny-chopine leva la main. Fulbert accourut aussitôt. En servant la piquette, il s'intéressa à l'exploit :

– Où donc a-t-on tué un serpent ?

– C'est moi qui ai tué *un* vipère, précisa Florestan. Du côté de la Maison tombée.

– La Maison Tombée ?

Fulbert et Joanny-chopine se regardèrent;

– Ecoute, mon vaillant, fit Joanny-chopine. Je suis du pays. Je connais jusqu'au moindre lieudit. Mais je ne vois pas du tout de quel endroit tu veux me parler. Est-ce seulement sur la commune ?

– Bougre de farceur ! C'est à deux cents mètres ! Tiens, vois-tu...

Il indiqua d'où il venait.

– Il n'y a qu'une ferme dans cette direction, une seule : celle du Drien Cormier. Mais la maison n'est pas à terre, loin de là !

En bon commerçant, Fulbert fit diversion :

– Quoi qu'il en soit, Florestan a raidi un serpent, et c'est une bonne chose. Je ne crains rien autant que ces bêtes-là....

Joanny-chopine porta témoignage :

– Pour ce qui est des vipères, Florestan s'entend à les chasser. Il en a tué plus d'une, tout en arpentant la commune ! N'est-ce pas, mon vaillant ?

Mais le vaillant était ailleurs. Ce qu'on avait dit de la Maison Tombée l'intriguait. Qu'était-ce donc que cette ferme du Drien Cormier ? Allons, donc !

– *Vois-tu le, le Florestan !* s'exclama Joanny-chopine. *Vois-tu le !* Il est reparti dans sa tension !

– La tension ? s'étonna Fulbert.

– Ben oui, la tension ! D'après lui, ça viendrait de l'âge.

Fulbert sauta sur l'occasion :

– Il est pourtant plus jeune que toi, Joanny !

– Certainement, je suis de quatre ans son aîné...

Florestan sursauta :

– Allons, Joanny, tu n'y es plus ! Nous sommes du même mois ! Allons, la classe, tu plaisantes !

Joanny-chopine le prit de haut :

– Ecoute, mon vaillant : tu ne m'appren-dras pas mon âge !

Puis il s'adoucit, sur un signe de Fulbert.

– Mon pauvre Florestan, je me demande ce qui t'arrive aujourd'hui. Tu es tout le temps perdu dans sa tension, tu me parles de la Maison Tombée que personne ne connaît, et maintenant tu ne te rappelles plus ton âge. Tiens, bois donc une chopine, pour te remettre d'aplomb !

Il but la chopine, mais ne s'en trouva pas mieux.

Il allait recourir au vieux prétexte de la Marie-Fernande qui n'aimait pas attendre quand la potée était cuite, mais il s'avisa que la vieille horloge de Fulbert lui accordait encore du temps.

– C'est curieux, s'étonna-t-il. Il m'avait pourtant bien semblé qu'il était plus tard, quand je suis entré ici.

Lui qui, cette matinée-là, s'était mieux intéressé que d'habitude aux détails, aurait dû remarquer qu'il ne percevait pas le tic-tac de la pendule. Il savait pourtant bien qu'elle « boitait ». Toutefois, il observa combien Fulbert paraissait nettement moins pressé que d'habitude. On savait dans tout le canton qu'il ne s'arrêtait jamais une seule minute, à croire qu'il avait la danse de saint-Guy. Or, voilà qu'en cette matinée il se déplaçait tranquillement du comptoir aux clients, marquant un temps pour se torcher les mains à sa basane de toile bleue, et se mêlant à la conversation des buveurs, prenant des façons de quelqu'un qui a tout son temps, toute l'éternité devant soi.

– On a vite fait de changer ! soupira doucement Florestan. Et, se méfiant de Joanny-chopine décidément peu commode :

– Fulbert, c'est son père craché !

Il s'en rendait mieux compte en relevant des manières jusqu'alors inobservées, des grimaces qui ne trompaient pas, et puis ces touffes de poils près de l'œil gauche, dont on avait bien moqué son père.

Florestan sentait qu'il lui fallait parler. Dire n'importe quoi, mais tuer ce silence que Joanny-chopine trouvait fort inconvenant. Il finissait par penser que la tension n'expliquait pas tout.

— Je t'ai bien vu, ce matin, dans la voiture des postes, se força à émettre Florestan.

Joanny-chopine partit d'un grand rire de commisération.

— Dis-moi, Florestan, ne serais-tu pas en train de *tourner la carte* ? Réponds-moi, mon vaillant : es-tu sûr de n'avoir eu qu'un malaise, ce matin ?

Les doutes assaillirent de nouveau Florestan. Il baissa la tête, comme un enfant pris en faute.

— Décidément, c'est le jour ! J'avais pourtant bien cru le reconnaître !...

Mais Joanny-chopine se prit à vouloir des comptes :

— Dans la voiture des postes, pas moins ! Entendez-vous ça ? Florestan mon ami m'a vu ce matin dans la voiture des postes. Nom de Gu qu'elle est bonne !

Florestan repoussa l'attaque :

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire ! Voyons, Joanny, n'est-ce pas la place du facteur dans la voiture des postes ?

— La place du facteur ! ricana Joanny. La place du facteur ! Ah ! Ah ! Ah ! Mon vaillant, tu nous auras bien divertis, ce midi !

N'y tenant plus, il appela Fulbert à témoin :

— Fulbert mon ami, écoute là ! Je vais t'en apprendre une qui va t'asseoir... Me voilà devenu facteur ! Oui, monsieur, facteur ! C'est comme j'ai l'honneur !

Fulbert ne tenait pas précisément à prendre parti. Mais il ne pouvait oublier que Joanny-chopine demeurerait son meilleur client, le plus large et le plus assidu.

— Voyons, Joanny, fit-il doucereux, tu vois bien que Florestan te fait marcher ! Comment pourrait-il avoir oublié que tu es fossoyeur ? N'est-ce pas, Florestan ?

Un signe de tête complice aurait tout changé. Mais Florestan s'y refusa. Il se sentit de nouveau mal à l'aise. Ailleurs...

— Tiens, regarde-le, insista Joanny : le voilà de nouveau perdu dans sa tension... Quand je te disais qu'il lui est arrivé quelque chose...

Florestan pensait à Fulbert, planté devant lui, et à sa basane, qu'il n'avait jamais portée auparavant. Il voulut nourrir la conversation d'un sujet nouveau :

— Je n'ai pas vu la Marinette, aujourd'hui... Elle n'est pas malade, au moins ?...

— Marinette ? Mais de quelle Marinette me parles-tu ?

– Ta femme, pardi !...

Fulbert et Joanny-chopine se regardèrent. La surprise et la commisération l'emportèrent sur leur envie de rire, pourtant forte.

– Ah ! Mon Dieu ! Voilà que Madeleine s'appelle Marinette, à présent... soupira Fulbert. Cette fois, il n'y a pas de doute : il a bel et bien *tourné la carte* !...

– N'avais-je pas raison ? renchérit Joanny. Tu as bien vu ce qu'il nous a sorti à propos de son âge, tout à l'heure ! Y a-t-il seulement dix mots de sensés, dans ce qu'il a dit depuis qu'il est entré ?

Florestan demeurait en face d'eux, bouche bée, ne sachant que penser et, surtout, désormais, se refusant à penser. Sa dernière question, il la murmurait faiblement, comme pour lui, comme pour se prouver qu'il était belet bien là :

– Je me demande pourquoi Fulbert met sa basane, aujourd'hui, comme son père !...

La porte s'ouvrit sur une bonne odeur de pain chaud.

– Tiens ! Vois-tu Paulinien qui a pris soif !

– Bonjour, Paulinien ! Viens là, mon vaillant, on t'attendait justement pour trinquer...

Paulinien s'approcha, serra les mains d'une poigne habituée à pétrir, fixa Florestan comme pour lui parler, puis tira une chaise à lui.

– Ah ! Ça alors ! Ça alors ! se dit Florestan en lui-même. Si je suis fou, qu'on me le dise ! Ce n'est pas Paulinien, c'est son fils. Et son fils, lui, ne s'appelle pas Paulinien, mais Antoine. Et Antoine n'a pas repris la boulangerie de son père. Il s'est fait une place aux *Ponts Déchaussés*. Le boulanger, de nos jours, c'est un cousin au Jean-Iaude. Bon ! Maintenant, voyons. Je ne suis pourtant pas fou... Paulinien, c'était le père d'Antoine. IL était boulanger, Paulinien, mais il est mort, lui. On l'a enterré l'année des grandes inondations...

– A la tienne, Paulinien !

– A la vôtre, mes amis !

– Oh ! Florestan ! te voilà de nouveau égaré dans ta tension ?

– A la tienne, Florestan ! répéta Paulinien.

Et comme Paulinien le fixait, Florestan blêmit. Il lâcha son verre et partit en courant...

Il courut, courut, jusque sur la place du village. Là, il lui fallut reprendre son souffle, appuyé contre le mur du Jean-Iaude. Lequel sortait justement de chez lui. Il dut se confier par le menu, insistant sur les points les plus curieux de son aventure. Quand il s'arrêta :

– Oh ! Je sais bien, fit Jean-Iaude, qui ne se montra pas plus surpris en l'écoutant que d'entendre l'heure au clocher.

– Oh ! Je sais bien ! C'est comme ça depuis dimanche. Dimanche matin, je crois... Nous autres, nous le savons... Eh oui ! ... Toujours est-il que chez Fulbert et les quelques maisons autour, ils sont retournés cinquante ans en

arrière. Mais ne te frappe pas, Florestan : ici, dans le bourg même, rien n'est changé.

7 mai 1982

Vous avez aimé ce premier conte de « l'Archelle à joc »
Commandez-en la version numérique intégrale – 10 euros